

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, POUR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- La Haine. L'Alliance. Contes dramatiques. Un Crime Inconnu. Un Centenaire - Le Supplée d'Ostap. Abd ul Hamid, Anecdotes. Les Roses, poésie. Cuisine. La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Les travaux du Congrès.

Les travaux du Congrès se poursuivent lentement, qu'il se...

Lorsque le Président convoqua les Chambres en session extraordinaire dans l'unique but de leur permettre de remplacer notre tarif douanier qui était en vigueur depuis bien des années et qui ne répondait plus aux besoins du pays, par un tarif nouveau, c'était l'impression générale que les Sénateurs et les Républicains se seraient vite entendus sur un instrument servant les intérêts du pays, sans distinction d'horizons, et qui, tout en accordant à nos industries la protection voulue, aurait aussi en quelque sorte du bien être au peuple.

C'est, il faut le constater avec quelque tristesse, le contraire qui s'est produit. Dès les premières séances des Chambres, il a été facile de noter que l'harmonie ne régnait pas au sein de l'auguste assemblée; que chacun de ses membres voulait tirer à lui autant de la couverture que possible sans égard à son voisin.

Ce n'était plus un tarif national que l'on voulait adopter, mais bien un tarif sectional; aussi le Congrès siège-t-il depuis déjà plus de deux mois, et, au train où vont les choses, messieurs les législateurs pourraient bien le faire traîner en longueur jusqu'à ce que sonne l'heure de la session régulière. Ces messieurs ont un peu de leur part de vivre assez largement dans la Capitale, pourquoi se hâteraient-ils d'en finir avec la besogne qu'ils ont à accomplir, si la lassitude et le découragement ne leur viennent pas en aide?

Et ces messieurs se contentent de travailler lentement, on ne pourrait leur reprocher que leur lenteur; mais dans leurs discussions ils apportent de la passion. Dans leurs observations, dans leurs discours, l'ail-

leur, l'assurance se devinent. Quand on s'élève sur un échec, que celui-ci déçoive à celui-là, c'est une épithète presque malsonnante, grossière.

Consulté au sujet de la durée probable de la session extraordinaire du Congrès, M. Taft a répondu qu'il croyait qu'elle serait d'un mois encore. Le Président pense sans doute comme tout le monde, que la session n'aurait jamais dû être aussi longue; mais le respect des convenances est trop en lui pour qu'il laisse tomber de ses lèvres la moindre parole capable de lui créer une inimitié ou de lui attirer une critique.

Il croit que le tarif qu'adoptera le Congrès répondra à l'attente générale et qu'il pourra y apposer sa signature.

FEUILLES D'ALBUM.

Un jeu de société bien connu est celui de l'album. On présente une page blanche aux invités de marque, en les priant d'y écrire une pensée. Ces jeux de société n'amusent jamais tout le monde; celui-ci amuse rarement l'écrivain, mais il charme toujours la maîtresse de maison et souvent il divertit le lecteur; c'est beaucoup.

M. Charles Scitveaux, qui comptait de nombreux amis dans la politique, les lettres et les arts, avait formé vers 1860 un album où chacun d'eux avait mis quelques lignes au bas de sa photographie. Le petit fils de M. Scitveaux, M. Fernand Laudet, publie dans la "Revue hebdomadaire" les pièces les plus intéressantes de cette collection; les signatures seules suffiraient à leur donner du prix.

Invité à dire quelque chose quand on n'a rien à dire, il semble que le premier mouvement doit être celui de la fuite; les pareuses, en effet, et peut-être les malins prennent tout de suite la tangente. Ils disent comme Isabey: "Ecrire une jolie chose, j'en suis incapable; mon ancien ami désire avoir ma signature, la voilà". On comme Morny: "Je trouve qu'écrire une pensée est un peu prétentieux pour un gâté; mais je suis heureux d'être agréable à celui qui attribue à un autographe de moi la moindre valeur." George Sand dit la même chose avec plus de lourdeur: "Je dois mettre ici une pensée. Il ne faut pas que ce soit prétentieux; il ne faut pas que ce soit bête; il ne faut pas que ce soit plat; c'est la chose du monde la plus facile." Gustave Doré, plus simple, s'en tire avec plus de grâce: "Ce que je connais de plus difficile dans les arts du dessin et de la peinture, c'est de mettre un autographe au bas de sa photographie." Mais on ne saurait toujours se dérober; l'album deviendrait monotone; pour varier le tour de ses éclapatoires, on finirait par dépenser plus d'imagination que pour trouver une maxime profonde; aussi la plupart des écrivains se décident-ils à penser.

Il y a dans l'album de M. Scitveaux des pensées sur l'art. Danton: "Il est périlleux de remonter le courant des âges et de faire revivre dans un art les traditions d'une autre époque, si ce n'est de donner un air d'originalité. La postérité n'admire que les ouvrages qui ont été de leur temps." - Ingres: "On peut dire de Raphaël: ce que Polignac disait d'Homère; ses longues ne sont eucoré qu'ébauchées. Quant à moi, son humble disciple, je ne trouve aucune expression pour rendre l'admiration que m'inspirent ses œuvres sublimes." - Protais: "Faire ce qu'on sent."

Voici des pensées sur la littérature. Théophile Gautier: Ce qui est une idée est un bijou, et si imprévue qu'on la suppose, tombant comme une pierre de la lune, prend un dépourvu et sans matériel pour lui donner corps, celui-là n'est pas un écrivain." - Octave Feuillet: "Les meilleures œuvres de la photographie ont un défaut terrible qui les exclut du domaine de l'art: elles n'ont pas été pensées. La littérature a aussi ses photographes; ils se nomment écrivains. Ce sont les écrivains "qui" se réduisent à notre "qui" des objectifs "qui" opèrent, au lieu d'être des âmes "qui" sentent et des intelligences "qui" interprètent." - Sainte-Beuve, modeste, n'a d'autre ambition que d'écrire des choses agréables et d'en lire de grandes."

Et voici des pensées morales. Léon Gozlan: "Le tabac nous a été répandu par les sauvages à qui nous avons fait connaître l'eau-de-vie: échange de politesse entre la somnolence douce et la folie furieuse, entre le réva et la mort. Nous avons été les plus généreux; c'est nous qui avons fait cadeau de la mort et de la folie." - Louis Blanc: "Le sommeil serait trop semblable à la mort si l'on ne s'endormait dans un lit plein de songes." Qui dit cela que l'historien s'endormit dans une couche si peuplée? - Paul de Kock est idyllique, bémol et champêtre: "Nous avons tous nos petits raisonnements qui nous entraînent vers le mal ou vers le bien. Il faut tâcher d'éviter les premiers et suivre ceux dont la pente est douce et les bords larges. Ce sont les bons." - Emile Ollivier parle latin, avec un à de trop: "Omnia vestra in charitate sunt." - Alexandre Dumas fils s'exprime comme un Père de l'Eglise: "Commencez par admirer ce que Dieu ne montre et ne nous a pas le temps de chercher ce qu'il se cache." - L'émir Abd-el-Kader écrit: "Les hommes sont la famille de Dieu; celui qui aime Dieu aime le plus, c'est celui qui leur est le plus utile." - Et Victor Hugo traduisait en vers d'"Orientales" la pensée de l'émir:

Mêlez vos deux rayons, fraternité des hommes, Paternité de Dieu! Les autres poètes sont plus badins. A Nadoud qui se plaint, sans beaucoup d'amertume, que le terme d'octobre soit toujours, le diable à payer, Alphonse Karr répond:

De leur meilleur côté tâchez de vous plaindre de voir les roses (sieurs épineux, moi, je me réjouis et rends grâce (aux Dieux) que les épines aient des roses. Il n'est pas jusqu'au sévère Ponsard qui ne convie à chercher dans le pré d'une marguerite blanche et le bouton doré, tandis qu'Engène Pelletan nous engage à coudre nos fronts de vertèbre. Seul, parmi ces Anacréons, Legouvé reste fidèle à la muse familiale:

Dieu créa dans nos misères Les baisers des enfants pour les larmes des mères.

invention des aérostats, n'est possible que par le principe du plus lourd que l'air."

RICARDO SOLDINI.

A propos de ce que l'on a dit des prescriptions de M. Chassagny relatives à ses obsèques, M. Giniesty rappelle une singulière histoire que connaissent tous ceux qui ont passé à Venise dans les derniers jours de juillet:

A ce moment, les portes à voûtes profondes de l'extraordinaire cathédrale de Saint-Marc, où se heurtent tous les styles, disparaissent sous d'immenses tentures noires. Devant le jubé, qui rappelle, par sa disposition, les iconostases des églises grecques, un colossal catafalque est dressé, entouré de centaines de cierges et armé d'une statue de la Renommée. Trois jours durant, un pompage incessant se poursuit.

Sur un échec de velours, en lettres d'argent, on voit: "Ricardo Soldini". C'est une cérémonie commémorative, d'une merveilleuse splendeur. Quel était donc ce Soldini? Un bienfaiteur public? Non, un simple petit marchand, vendant de la soie, dans une étroite "corte" vénitienne et si cet office s'accroît avec des magnificences, c'est qu'il a lui-même pourvu, jadis, aux frais impliqués par cette somptuosité.

Qui expliquerait l'étrange rêve de cet ambitieux posthume? Gian Battista Soldini, dans sa grande boutique, mena une existence non seulement honorable, mais misérable. Il était servi par une vieille femme qu'il avait recueillie pour ne pas lui donner de gages, et il la laissait à peu près mourir de faim, car elle était obligée de partager ses privations. Il se refusait même le nécessaire; il était si pauvrement accoutré que les enfants se moquaient de lui; il se couchait à la nuit pour épargner la lumière, et il faisait ses comptes sur de vieux bouts de papier trouvés çà et là, pour ne pas acheter de registres. Du matin au soir, il peinait dans sa boutique, à peu près gain, intraitable à ses débiteurs. Sa sordide aversion ne lui avait jamais permis de s'accorder du plaisir.

Parfois, on lui demandait ce qu'il ferait de son argent, et à quoi il lui servirait d'en gagner, puisqu'il restait plus dénué de tout que le dernier des gueux. - Ou verra... on verra... ré pondait-il.

Ce qu'on vit, quand il mourut, c'est que son testament égoïste avait ordonné les plus fastueuses obsèques qu'il fût possible d'imaginer, telles que nul doge, nagnère, n'en avait eu de pareilles, et, après les obsèques des cérémonies d'anniversaires non moins éclatantes. Des vœux ingénieux assurèrent l'exécution de ses volontés.

Ces splendides posthumes, pour lesquelles le vieil avare léguait si longtemps, n'excitèrent d'ailleurs et n'existèrent encore qu'à risées.

Une estrade qui s'effondre. Fitzgerald, G. E., 21 mai - Pendant que la foule assistait aujourd'hui à l'inauguration d'une école publique, une estrade érigée pour la circonstance s'est effondrée, entraînant dans sa chute plus de 200 personnes. Quelques personnes ont été légèrement blessées.

Une légère panique s'est emparée de l'assistance, mais grâce au sang froid du gouverneur Hoke Smith et des membres du

Comité, le calme a été rapidement rétabli.

Un billet de Robespierre.

Nous trouvons, dans les "Annales Révolutionnaires", une curieuse lettre inédite de Robespierre, écrite la veille du 10 août. C'est un billet sans date, sans signature, d'une écriture hâletante et saccadée, adressé à Antoine Buissart, à Arras. En voici le texte:

"Je viens d'apprendre que Barbet était entre les mains de la justice. Par quelle filière a-t-il donc passé? Ce n'est sûrement point par celle du patriote Buissart. Quelle est la cause de la détention de Barbet; je vous en conjure, apprenez-le moi.

"Des Brutes français ont en ce moment à Paris. S'ils en partent sans avoir sauvé la patrie, tout est perdu. Nous périrons tous dans la capitale plutôt que de ne point tenter les plus grands moyens.

"Les événements que l'on ne peut caractériser se préparent. Au revoir, peut-être adieu."

Les "Brutes français" auxquelles Robespierre, ici, fait allusion sont ces Marcellins, "écume de l'école, la plus vile canaille" dit Bonaparte, qui les vit à l'œuvre le 10 août, qui étaient arrivés à Paris le 29 juillet. Et, quant à Barbet, c'était un journaliste d'Arras, ami de Robespierre.

FAITS DIVERS.

Les propriétaires de goëlets réclament des dommages.

Les autorités de la ville ont été informées, hier matin, que les propriétaires de goëlets et de bateaux retenus dans le Vieux Bassin par suite de l'effondrement du pont de Bayou St-Jean, demandent des dommages de pertes qu'ils encourrent de ce chef.

Quarante bâtiments sont ancrés à l'heure actuelle dans le Vieux Bassin dans l'impossibilité d'en sortir. Le canal de Bayou St-Jean, qui est le seul débouché des bateaux de la ville de la Nouvelle-Orléans, ont été et sont détendus dans le canal Carondelet en raison de l'effondrement du pont construit par la Pennsylvania Bridge Company pour le compte de la Ville de la Nouvelle-Orléans, ont avisé les liquidateurs qu'ils tiendront les dix liquidateurs responsables des dommages résultant de cette détention forcée.

"D'autre part, les liquidateurs nous avisent qu'ils tiendront la ville de la Nouvelle-Orléans et la Pennsylvania Bridge Company responsables de tous les dommages qu'ils pourraient avoir à débourser de ce chef.

Une copie de cette lettre a été adressée à la Pennsylvania Bridge Company à Philadelphie.

M. Borg, l'ingénieur qui a dessiné les plans du pont, continue son enquête. Il a déclaré hier que les dommages ne s'élevaient pas à plus de 1,000 dollars.

Si les plans sont reconnus comme défectueux c'est la ville et la compagnie des cars qui seront tenus conjointement responsables des pertes; au cas contraire ce sera la Compagnie chargée de la construction du pont.

Mors aux dents.

Un cheval attelé à une charrette appartenant à M. Charouveau, un laurier établi avenue Carrollton 3308, a pris les mors aux dents hier matin et a versé le véhicule à l'angle des rues Clio et Saratoga. Les dommages causés s'élevaient à \$10.

Lucien en l'air de réfléchir; puis il se frappa le front: -J'ai une idée: -Pourquoi ne donneriez-vous pas, de votre vivant, une partie de la fortune à votre fille? Elle la placera en son nom dans un endroit sûr.

Ce serait toujours cela de sauvé! Car personne ne le saurait. Il faudrait bien se garder de Ribière ne l'apprennent! Pierre Mauran regarda fixe ment Lucien et ne répondit pas. Le jeune docteur se crut deviné; il baissa les yeux.

Mais il s'était trompé, car le vieillard fit bien tôt un geste d'assentiment: -Votre idée n'est pas mauvaise. Mais j'avoue que je ne l'aurais pas trouvée moi-même.

Je vous remercie de me l'avoir suggérée. Je vais prendre des mesures. - Qui m'empêche, en effet, de remettre à Marthe mon portefeuille et toutes les valeurs qu'il contient? - Ce sera sa dot, ajouta-t-il en riant.

Ma part de bénéfices dans la maison me suffira amplement. Lucien jugea prudent de ne plus insister pour le moment et de laisser le vieillard trouver lui-même une solution.

Il le laissa donc réfléchir, quitte à lui faire modifier la solution s'il ne proposait pas celle qui convenait au plan de Milon.

Vente de \$1,000,000 d'obligations de la Commission des Egoûts.

Le Bureau de Liquidation de la Ville s'est assemblé hier après-midi, à 11 heures, sous la présidence de M. Walmisley, pour ouvrir les souscriptions visant à l'achat des obligations de la Commission des Egoûts et des Eaux.

Etaient présents: M. Brittin, Théard et Hardee, le trésorier Briede, le contrôleur Kennedy, l'avocat-conseil Villieré, le secrétaire Schields, l'avocat de ville Moore et le Colonel W. C. Dufour, avocat du Bureau de Liquidation.

Les principales banques de la ville étaient représentées par: M. M. Gantius, président de l'Hibernia; Daniel, président de l'Interstate; Gudchaux, président de la Whitney Central, et Breton, vice-président de la German-American.

Le secrétaire Schields a annoncé que trois souscriptions avaient été reçues et le Bureau a décidé de les ouvrir immédiatement.

La première était celle de la Banque Hibernia, qui consentait à prendre l'émission entière de \$2,000,000 au pair, moins une commission de 6 pour cent à la condition suivante:

"Que la souscription ne deviendra valide et ne sera la Hibernia Bank and Trust Company que si la dite banque devient dépositaire des fonds de la Commission des Egoûts."

La seconde souscription provenait d'un syndicat de banques, lequel se chargeait d'une partie de l'émission au pair avec commission de 6 pour cent.

Ces banques et les montants souscrits par chacune d'elles sont les suivants:

Table with 2 columns: Bank Name and Amount. Includes Whitney Central (\$100,000), Whitney Savings (\$100,000), German-American (\$200,000), German-American Savings (\$20,000), and People (\$100,000).

Assemblée mensuelle du Comité Exécutif de l'Hôpital des Sens.

Pendant le dernier meeting du Comité Exécutif de l'Hôpital des Sens, de la rue de la Neve et de la rue de la Gorge, le secrétaire a annoncé que pendant le mois 710 malades avaient été admis à l'hôpital, que 5,000 consultations y avaient été données et qu'il y avait eu 168 opérations.

Le docteur Bruus, chirurgien-en-chef par intérim, a donné lecture des rapports du surintendant de la matrone, du pharmacien, de l'aide-chirurgien et du chirurgien-résident qui ont été approuvés.

Le comité des finances a annoncé qu'il avait reçu les dons suivants: Du Jury de Police de la Paroisse d'Ascension, \$150; Joseph Gonzalez, \$10; Isidore Newman, \$10.

Des dons en nature ont aussi été faits par Mlle Lilly Hill, Mme L. C. Lacoste, Mlle Florence Curty et le Dr E. S. Kelz.

Un congrès a été accordé au Dr Joseph D. Weis, du 15 mai au 1er octobre. Il sera remplacé pendant son absence par le Dr Charles L. Eschelman.

Le président a annoncé qu'il avait nommé M. H. Garland Dupré, membre du comité des finances de l'Hôpital.

M. E. Borneman et Thomas Day ont été élus membres du Conseil d'Administration. Les membres suivants ont assisté au meeting: Charles M. Whitney, président; Général W. G. Vincent, D. Charles Chassaingnac, D. H. Diokson Bruus, L. E. Jung, Saml. W. Weis et Warren Keary.

Le Dr A. de Roaldès, chirurgien en chef de l'Hôpital, a reçu ces jours derniers les deux lettres suivantes, le remerciant des soins donnés dans cette institution à des sujets allemands et espagnols:

Washington, D. C. le 23 avril, 1909. Mon cher Monsieur de Roaldès, En reconnaissance des bienfaits dont ont joui plusieurs citoyens de l'Empire Allemand, tout en traitant de maladies graves, de la Orelles, du Nez et de la Gorge, dans l'Hôpital fondé par vous il y a 19 ans, et conduit depuis, d'une manière si efficace, le Gouvernement Im-

perial Allemand a voulu vous donner un témoignage tangible de son estime.

Par l'ordre de mon gouvernement, j'ai donc l'honneur de vous adresser avec la présente, pour l'Hôpital, un exemplaire de l'ouvrage sur la Warburg publié par le Conseiller Secret de la Cour Grand Ducal Saxonne, M. Baumgarten.

A l'exécution de cette agréable mission, je joins mes meilleurs vœux personnels pour la future bienfaisante activité et la prospérité de votre entreprise philanthropique.

Avec l'expression de ma haute considération, je suis, cher Monsieur, Votre tout dévoué, J. BERNSTORFF, Ambassadeur d'Allemagne, Nlle Orléans, Lne.

Légation d'Espagne, Washington, 21 mai 1909. Dr A. W. de Roaldès, Nouvelle-Orléans, Lne.

Cher Monsieur, En réponse à votre estimée du 15 éouillé, j'ai envoyé aujourd'hui au couplé d'Espagne à la Nouvelle-Orléans, avec prière de vous la transmettre, la collection de gravures espagnoles que le gouvernement de Sa Majesté prend plaisir à remettre à votre institution en reconnaissance des services rendus à des sujets espagnols dans le best of us.

Dans l'espoir que cet envoi vous vaudra en bon état et avec l'expression de ma plus haute considération, je reste, monsieur, votre dévoué. [Signé] R. PINA Y MILLET, Ministre d'Espagne.

Déraillement.

Vers une heure et demie, hier matin, le car No 246 de la ligne Henry Clay a déraillé à l'angle des rues Brainerd et St-André. Les personnes suivantes qui se trouvaient dans le car ont été légèrement blessées: Bertha Brown, Manie Bibeau, Jos. D. Reed et R. Lee Edwards. Ce dernier est un reporter du "States".

BASE BALL.

Nashville, 8; New Orleans, 4.

L'ABEILLE DE LA N. O.

DR - L'ABEILLE DE LA N. O. No. 45 Commencé le 1er avril 1909.

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT PAR JACQUES BRIENNE DEUXIÈME PARTIE

Le Passé D'une Mère

(Suite.) - Mais, j'y pense, reprit aussitôt Pierre Mauran. Il faut que

l'écrive à Lorber pour lui demander des fonds. Je tiens à m'acquitter envers M. Gondinet et aussi envers vous, mon ami.

Lucien eut un geste évasif et dit mollement: -Oh! ça ne presse pas... -Mais si, je vais écrire la lettre tout de suite.

"Veuillez être assez bon pour me donner une plume et de l'encre. Le vieillard écrivit lentement, péniblement.

"Mon cher ami, Depuis que je vous ai quitté, de nombreux événements se sont produits. J'ai retrouvé ma femme et ma fille.

Ne parlons pas de la première, elle ne porte plus mon nom, et je veux continuer à l'ignorer. C'est ce que je puis faire de mieux pour elle.

Quant à ma fille Marthe, je ne saurais comment vous dire son charme, sa grâce et sa beauté. Elle a vingt ans, elle est blonde, et elle ressemble à votre Fanny.

Sa présence auprès de moi sera la conclusion de mes derniers jours, et la récompense des efforts et de la vie que vous m'avez donnée.

Je me sens bien malade et bien usé, je n'ai plus, sans doute, que quelques mois à vivre. Néanmoins, je suis heureux

de vous donner un aperçu de ce que j'ai fait de ma vie. Je tiens à ce que vous sachiez que je n'ai rien oublié de ce que j'ai fait pour elle et pour vous.

Je vous aime, et je vous embrasse tendrement. Fanny et moi, nous sommes tous deux dévoués à vous.

Puis il signa: "Pierre Mauran, mit l'adresse sur l'enveloppe: "Monsieur Etienne Lorber, 47, Chausseée d'Antin, Paris," la cacheta et la tendit à Lucien: -Vous serez bien aimable de la mettre à la poste.

L'effort qu'il avait dû fournir pour écrire l'avait fatigué. Il s'assoupit un peu. Le médecin jugea bon de le laisser reposer. Il s'échappa sans bruit, et courut chez Milon.

Quand il le jeta l'enveloppe dans la boîte de la poste, il en connaissait mot à mot le contenu. Son complice l'avait décaché et, par précaution, en avait pris copie.

Le lendemain matin, Lucien Richard recommença le siège du malade.

Marthe qui la veille, avait passé la soirée chez son prétendu père et l'avait dorloté, caressé avec cette grâce câline qu'elle possédait à un suprême degré, ne devait pas revenir ce jour-là.

Milon avait jugé bon d'espacer les visites; la prétendue Marthe avait donc déclaré que, pour ne pas éveiller les soupçons elle allait passer deux jours chez sa mère, en villégiature à Royat.

Mais elle avait promis de revenir pour ne plus le quitter et elle s'était montrée si tendre, si affectueuse, que le malade se trouvait dans un excellent état d'esprit, sinon de corps.

Il était presque gai, et Lucien jugea le moment favorable pour frapper un coup décisif.

Il raconta la conversation sur la mère de Marthe et sur le compte de Ribière.

Il inventa de nouvelles histoires pour les rendre odieuses.

Puis il conclut: -Il fut absolument que vous mettiez votre fortune à l'abri de leurs convoitises. Si, par malheur, vous venez à mourir, ces gens-là seraient capables de tout.

Ils déposséderaient Marthe entièrement.

Mais encore une fois que faire? demanda anxieusement le vieillard.

Tout en réfléchissant, le malade prononçait des syllabes, des mots que Lucien entendait à peine. Enfin, à haute voix: -Lui mieux serait que je prie mon ami Lorber de me faire parvenir mon portefeuille. Marthe le déposerait ici, à son nom, dans une banque....

"Je voudrais aussi que ma fille fût la connaissance, le plus tôt possible, de mon associé, qui, par la suite, lui donnerait de bons conseils.

"Si je pouvais aller à Paris, je la lui présenterais.

Mais en ce moment, puis-je voyager? -Il faudrait mieux que vousachievez tranquillement votre saison à Vichy.

Lucien craignait qu'il ne pût supporter les fatigues du voyage, et la première solution, l'envoi du portefeuille, lui plaisait davantage.

Tout à coup, le jeune homme eut une idée. Aussitôt il en fit part au malade:

Mais si Marthe allait passer vingt-quatre heures à Paris, avec un mot de vous: elle verrait monsieur Lorber, le déciderait peut-être à venir vous voir et, en tout cas elle rapporterait elle-même le portefeuille.

Cette façon de procéder aurait l'avantage de rendre impossible toute indiscretion et de permettre à votre fille de faire la connaissance de Lorber.

"Marthe ne resterait absente que vingt-quatre heures. En partant d'ici à neuf heures du soir, elle arriverait à Paris le grand matin et en repartirait le soir même.

Le voyage ne la fatiguerait pas, puisque le rapide contient un wagon-lit et vous ne seriez privé de sa présence que pendant un jour....

Pierre Mauran hésitait à se prononcer.

La proposition du docteur le séduisait par certains côtés; il y trouvait, certes, un avantage; Marthe ferait la connaissance de Lorber.

Mais comment voyagerait-elle? Il fit part à Lucien de cette nouvelle difficulté:

-Elle ne pourra pas aller seule à Paris. Ce serait du reste peu convenable. Il faudrait donc quelque un de sûr pour l'accompagner.

-Vous avez raison.

Mais cette difficulté n'est pas insurmontable. Le frère d'Emile Gondinet pourrait l'accompagner.

-Vous croyez qu'elle accepterait? -J'en suis sûr, elle fait tout ce que désire son fils.

-Dans ce cas, ce serait peut-être le meilleur.

Malgré cette réponse Pierre Mauran paraissait préoccupé.

Lucien devina qu'il avait une arrière-pensée qu'il ne voulait pas ou qu'il n'osait pas avouer.

Feuilleton

DR - L'ABEILLE DE LA N. O. No. 45 Commencé le 1er avril 1909.

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT PAR JACQUES BRIENNE DEUXIÈME PARTIE

Le Passé D'une Mère

(Suite.) - Mais, j'y pense, reprit aussitôt Pierre Mauran. Il faut que

l'écrive à Lorber pour lui demander des fonds. Je tiens à m'acquitter envers M. Gondinet et aussi envers vous, mon ami.

Lucien eut un geste évasif et dit mollement: -Oh! ça ne presse pas... -Mais si, je vais écrire la lettre tout de suite.

"Veuillez être assez bon pour me donner une plume et de l'encre. Le vieillard écrivit lentement, péniblement.

"Mon cher ami, Depuis que je vous ai quitté, de nombreux événements se sont produits. J'ai retrouvé ma femme et ma fille.

Ne parlons pas de la première, elle ne porte plus mon nom, et je veux continuer à l'ignorer. C'est ce que je puis faire de mieux pour elle.

Quant à ma fille Marthe, je ne saurais comment vous dire son charme, sa grâce et sa beauté. Elle a vingt ans, elle est blonde, et elle ressemble à votre Fanny.

Sa présence auprès de moi sera la conclusion de mes derniers jours, et la récompense des efforts et de la vie que vous m'avez donnée.